



Anne Tanguy Taddonio

Grabuge à Nuuk

Roman

Anne Tanguy Taddonio

Grabuge à Nuuk

© Anne Tanguy Taddonio, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3186-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

À califourchon sur sa vieille planche à voile, Madeleine donna deux derniers coups de rame puissants pour atteindre le mouillage de sa barque. Elle attrapa la bouée, jeta la rame en bois dans la barque, amarra la planche et monta à bord. Elle mit le moteur en route, largua l'amarre, embraya et fit une boucle serrée pour prendre plein Est, vers le large.

Comme elle augmentait le gaz, le petit bateau se mit à filer bon train, laissant dans son sillage une série de vaguelettes qui créaient un effet de miroir déformant sur l'eau immobile et noire.

En quelques instants elle était sortie de l'anse et une houle large et placide vint bercer le bateau et son occupante. En face d'elle, le soleil émergea de l'océan et une petite risée vint saluer son apparition.

Elle obliqua au sud-est, en direction d'un promontoire rocheux près duquel elle avait posé ses paniers à langoustes, puis elle se laissa bercer par la houle et le ronronnement du moteur, contemplant le spectacle du lever de soleil sur le dédale d'îles, de criques et d'anses qui forment la baie de Parati. Il n'y avait pas un bateau à l'horizon, pas un humain en vue. Que pouvait-on imaginer de plus parfait, de plus précieux, que ces moments de paix absolue sur l'eau ?

Deux heures plus tard, elle était de retour au mouillage. Elle amarra la barque, enjamba le plat bord, s'assit à califourchon sur la planche et attrapa la rame et le panier à langoustes qui contenait les trois cigales de mer qu'elle avait capturées. Elle défit le bout qui retenait la planche et rama vers le rivage. Elle ferait griller la plus petite cigale pour son déjeuner et donnerait les autres à son amie Janie, qui tenait une *pousada*, un petit hôtel-restaurant, sur l'île voisine de la sienne. Janie lui avait dit qu'elle passerait prendre quelques légumes de son potager dans la matinée. C'était un marché tacite entre les deux femmes : Madeleine donnait à Janie le trop-plein de ses légumes et de sa pêche et en échange, était la bienvenue au restaurant de son amie lorsqu'elle ne voulait pas cuisiner ou avait envie de compagnie et d'un bon verre de vin.

Elle remonta la planche en haut de la plage et regagna sa maison, une

cabane de pêcheur qu'elle avait restaurée, aménagée et agrandie pour pouvoir y accueillir les jumeaux quand il leur prenait l'envie de venir voir leur mère, ce qui n'arrivait qu'une ou deux fois par an – ils faisaient leurs études en Europe.

L'île n'avait pas l'électricité et elle constata avec satisfaction que le vent s'était levé suffisamment pour faire tourner les ailes de l'éolienne. Elle pourrait attendre encore un jour ou deux avant d'aller faire le plein d'essence pour le générateur, une tâche pénible et déplaisante qui impliquait d'aller sur le continent, de prendre un taxi avec ses bidons d'essence vides, d'aller les remplir à la pompe à la sortie de la ville et de ramener les bidons pleins et puants. Elle n'avait pas l'eau courante non plus et, pour améliorer la qualité de l'eau de la citerne et pouvoir l'utiliser comme eau potable, elle avait installé une mini station de déminéralisation et filtration par osmose inversée. Cette vie, en apparence simple, voire rustique, était en fait un luxe qu'elle ne pouvait se permettre que grâce à l'argent de Robert, son ex-mari. Lorsqu'il lui avait dit qu'il voulait divorcer, elle ne lui avait rien demandé. Elle était en état de choc. Mais Robert, mû sans doute par le sentiment de culpabilité qu'il avait éprouvé à la quitter, lui avait proposé une pension alimentaire et un pécule pour acheter une maison ou un appartement plus que confortables, en particulier au Brésil, dans un geste qu'elle avait trouvé aussi théâtral qu'inutile voire humiliant : elle était interprète, elle travaillait et se sentait parfaitement capable de se débrouiller seule. Elle avait accepté, pourtant, et s'était servie de l'argent pour se réfugier dans cette vie quasi monacale. En quelques mois, elle avait quitté New York et la vie trépidante qu'elle y menait pour cette île tropicale où elle vivait comme un Robinson Crusoé de luxe depuis maintenant deux ans.

La maison était une structure simple de poteaux de bois qui supportaient la charpente et le toit de tuiles, reliés par des murets de parpaings cimentés et chaulés sur lesquels étaient posées de grandes baies vitrées. Elle avait fait construire, adossée au pignon de la bâtisse principale, au flanc de la petite colline de l'île, une deuxième structure dans le même style, dans laquelle elle avait aménagé deux chambres avec leur salle de bain qui donnaient sur la vue magique de la baie de Parati et les couchers de soleil derrière le cirque de montagnes qui entourent la petite ville coloniale. C'était le

domaine de ses fils lorsqu'ils lui rendaient visite. Dans la grande pièce à vivre, elle avait installé une cuisine ouverte, séparée de la salle à manger par un bar en Ipé auquel elle prenait ses repas, et un coin salon auquel on accédait par trois larges marches en bois vernis. Un couloir menait à sa chambre et son bureau qui donnaient sur le large et le lever du soleil. Le sol en larges pierres de quartzite conservait une relative fraîcheur même au cœur de l'été. Les jours de grand vent, le sable et la poussière se glissaient entre les tuiles et les panneaux de vitres. Les jours de pluie, l'eau s'infiltrait en certains endroits et formait des flaques dans le séjour. Elle aurait pu changer les baies vitrées pour en installer de plus étanches, mais cette vie au plus près de la nature et de ses égarements lui convenait.

Elle se doucha, s'habilla et s'installa à son bureau. Elle contempla quelques instants le paysage. Le vent s'était levé et des moutons apparaissaient sur la mer d'un bleu profond. Sur la droite, on apercevait l'île de Janie, mais devant elle, à perte de vue, c'était la pleine mer. Il lui arrivait parfois de changer de côté la chaise du bureau pour tourner le dos à la mer, quand le temps était trop maussade, mais le plus souvent, la contemplation de ce paysage monotone et grandiose lui apportait un sentiment de sérénité et de paix.

Elle alluma son ordinateur et se connecta à Wimax, son système d'internet par satellite. La connexion était particulièrement lente, ce matin, et elle attendit patiemment que ses mails soient chargés pour les consulter : une nouvelle traduction pour la Light, le rapport annuel pour son actionnaire français, EDF. EDF avait vendu la majeure partie de sa participation dans la société de distribution d'énergie de Rio de Janeiro en 2006. Il y avait eu beaucoup de gesticulation médiatique autour de la vente : la Light avait connu une histoire chaotique depuis son rachat par EDF en 1996. Madeleine la connaissait bien, car son premier contrat, lorsqu'elle s'était installée comme interprète et traductrice à son compte, à son arrivée à Parati, avait été la traduction de l'histoire de l'entreprise du portugais vers le français. Elle soupira. Les traductions de rapports annuels ne l'excitaient guère, mais la Light était son principal client au Brésil. De plus, la traduction ne devrait pas lui demander trop de temps, elle l'avait déjà faite l'année précédente et une grande partie des thèmes abordés serait récurrente. Elle envoya un

message à Rodrigo Ferreira, son interlocuteur dans l'entreprise, pour lui dire qu'elle acceptait et lui demander de combien de temps elle disposait. Elle continua de lire ses mails du matin. Pas grand-chose. Une de ses collègues, à court de temps, lui proposait de faire à sa place la traduction du texte d'une conférence. Madeleine lui dit qu'elle était d'accord et qu'elle pouvait lui envoyer le document. Aucune nouvelle des jumeaux, mais ils utilisaient peu les mails pour communiquer avec elle, préférant Face Time ou WhatsApp. Elle ouvrit Google Chrome pour lire la presse française et brésilienne, survola les derniers titres du *Monde* et ceux de la *Folha de São Paulo*. Elle soupira et s'adossa à sa chaise. Une fois de plus, elle se demanda si elle n'avait pas fait une erreur en s'isolant ainsi du reste du monde. Elle avait agi sur un coup de tête, se disant que puisque Robert l'avait quittée, elle allait changer radicalement de vie et faire ce dont elle rêvait de temps en temps : vivre loin de tout, quasiment en autarcie, dans un endroit vierge de toute présence humaine.

Elle avait réalisé ce rêve et il lui semblait parfois pesant. Elle se força à penser à tous les moments où elle se disait, au contraire, qu'elle avait trouvé son paradis : ce matin même, quand elle avait relevé ses casiers, ne s'était-elle pas dit qu'elle était la femme la plus libre et la plus heureuse au monde ?

Une main se posa sur son épaule et elle poussa un cri de surprise. Janie était entrée sans faire de bruit.

« Désolée, ma biche, je ne voulais pas t'effrayer ! » dit-elle en riant.

Les deux femmes s'embrassèrent. Madeleine prépara un plateau avec le thermos de café du matin et les biscuits qu'elle avait confectionnés la veille et elles s'installèrent sous le porche qui bordait la façade, face à la mer.

Janie raconta à son amie les derniers potins de la pousada : un de ses employés s'était fait agresser à la sortie de Parati. Deux hommes avaient bloqué sa voiture dans une ruelle, l'en avaient extrait et lui avaient administré une rossée à coups de bâton. Le jeune homme avait été emmené à l'hôpital. On avait retrouvé très vite ses assaillants : ceux-ci ne s'étaient pas rendu compte qu'ils l'avaient tabassé sous une caméra de surveillance.

L'un d'eux était le mari que son employé avait fait cocu. Il avait convaincu ses amis qu'ils devaient l'aider à se venger. Son employé avait la mâchoire fracturée et le bras droit cassé à plusieurs endroits.

« Quel crétin ! » conclut Janie. « Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. C'est un coureur de jupons, il ne peut pas s'en empêcher. »

Elle enchaîna sur une autre anecdote à propos d'une famille qui était venue passer quelques jours à la pousada. Les enfants étaient insupportables, les parents, des parvenus prétentieux. Le père avait loué un bateau pour emmener tout le monde en promenade, avait passé la journée à boire bière sur bière, et était tellement ivre en rentrant de la promenade qu'il avait foncé droit dans un rocher. Le bateau avait coulé, le propriétaire du bateau était fou de rage. Heureusement, personne n'avait été blessé. Elle continua dans cette veine, puis dit soudain :

« Madeleine, ça n'a pas l'air d'aller ! »

« Si, si, ça va... » répondit Madeleine. « Je suis un peu fatiguée, c'est tout. Je dors mal en ce moment. »

« Va voir mon acupuncteur, tu verras, ça va te faire un bien fou. »

Janie avait tendance à penser que tous les problèmes pouvaient être résolus par une bonne séance d'acupuncture. Madeleine lui sourit :

« Ça va passer, ça m'arrive de temps en temps, rien de grave. Viens, on va chercher tes légumes. Il faut que je me mette au travail, je viens d'accepter deux nouvelles traductions. »

« Super ! Les affaires marchent, au moins ! »

Janie se démenait pour gagner sa vie avec la pousada et le restaurant. La crise politique et économique que traversait le Brésil avait fait fuir pas mal de clients étrangers et le niveau de vie des Brésiliens avait baissé. Madeleine savait que son amie avait du mal à remplir la pousada, même en haute saison, et qu'elle joignait difficilement les deux bouts.

Les deux femmes se levèrent et se dirigèrent vers le potager. Madeleine

avait fait construire un enclos de rondins d'eucalyptus pour le protéger des vents dominants et de la *maresia*, les embruns qui rongeaient les plantes et les empêchaient de se développer. Chaque saison, avant de planter, elle faisait venir du fumier de cheval pour fertiliser le sol pauvre de l'île et elle réussissait ainsi à avoir une production satisfaisante. Elles remplirent un panier d'aubergines, tomates et courgettes et retournèrent au ponton où Janie avait amarré son Zodiac. Madeleine dit au revoir à son amie et rentra chez elle. L'ordinateur s'était mis en pause et en le rallumant, elle vit qu'elle avait un nouveau message.

Sujet : Conférence ONU

Feb 20th, 2019

Salut Madeleine, j'ai besoin d'un interprète du danois vers l'anglais pour un intervenant à une conférence de l'ONU au siège new-yorkais la semaine prochaine. Sujet : Changement climatique et nouvelles technologies. Intervenants de tous horizons : écolos, scientifiques, entreprises... Ce Danois parle mal anglais (bizarrement). Son intervention (quelque chose sur les terres rares) est jugée suffisamment intéressante pour qu'on finance un interprète pour lui. Il y a deux jours de réunion, un jour en session plénière et un jour de tables rondes. Il fait son intervention le premier jour et participe à une des tables rondes le lendemain. Je sais que venir à NY pour deux jours seulement, c'est un peu fatigant, mais je n'ai trouvé personne d'autre. Dis-moi si tu peux. Bises, David.

Elle réfléchit. Le danois n'était pas une des langues officielles de l'ONU et elle n'y avait travaillé que dans des cas similaires à celui-ci, lorsque l'organisation avait besoin ponctuellement d'un interprète. Elle était tentée par la perspective de passer quelques jours à New York. Cela faisait plusieurs mois qu'elle n'avait pas bougé de son île et l'isolement commençait à lui peser. Les missions occasionnelles que David lui proposait lui permettaient de conserver un contact avec une vie plus normale. Elle avait conscience que l'indépendance financière que Robert lui avait procurée était une forme de leurre qui risquait de l'inciter à se retirer complètement du monde. Elle aimait la vie contemplative, elle pouvait se